

TOUS LES JEUDIS  
**FILM  
COMPLET**

16 PAGES ★ 12 FRS

# AU NOM DE LA LOI

== N° 241 ==

== 18-1-51 ==



CHARLES VANEL  
IONE SALINAS

(Imprimé en France.)

# CÔTÉ CŒUR, CÔTÉ A



## UNE SITUATION BRILLANTE à votre portée

Dans 5 mois vous gagnerez de 22 à 35.000 frs comme **COMPTABLE** ou **SECRETÀIRE DE DIRECTION**. En voulez-vous la preuve ? Demandez dès aujourd'hui, sans engagement pour vous, à l'**ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE PAR CORRESPONDANCE** à LOIS-LE-SACCHER (Jura) le guide illustré gratuit N°113 contenant tous renseignements sur sa nouvelle méthode de formation professionnelle accélérée. Nombreux et brillants succès aux Examen Officiels 1950.

Toutes les semaines, liste renouvelée de situations vacantes à Paris, Province, Colonies, offerte avec chaque guide.

## AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, **IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponse" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.**

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Comment va la petite santé, amis et amies courriéristes ! Chez moi, sa « boume » a soufflé. Vos lettres, toutes aussi nombreuses que spirituelles (le plus drôle, c'est que je ne rigole pas en écrivant ça !) sont là pour me remonter le moral et pour me prouver que la France est toujours debout ! tout au moins celle de demain !

Hier soir, les nécessités de ma profession journalistique (quelle belle formule !) m'ont amené à interviewer un jeune premier célèbre, dont je vous tirais soigneusement le nom, ne fût-ce que pour exciter votre dévante curiosité.

Le jeune premier en question m'a confié de bouche à oreille qu'il venait de se marier secrètement. Et il a ajouté aussitôt d'un ton enjoué : « Surtout ne dites rien à vos lectrices, cela nuirait à ma réputation ! »

Ces quelques paroles, apparemment anodines, m'ont cependant plongé dans un abîme de réflexions dont, à l'heure actuelle, je ne suis pas encore remonté. Et comme aujourd'hui je ne recule devant aucune vérité première, je me suis dit que la publicité est décidément un monstre terrifiant, dont les articles meurent (moralement) et dont vous vivez (moralement aussi).

Car, enfin, réfléchissez deux minutes : vous, le public, les amis du cinéma, les courriéristes et les admirateurs de vedettes, que demandez-vous ? De savoir comment vit votre idole, M. Untel ou Mlle Deuxtels, comment il ou elle respire, mange, pense, tourne, aime, etc. Et cette effroyable soif de connaissances va depuis les aptitudes philosophiques de la vedette en question, jusqu'à la couleur de ses chaussettes ou de ses bas, suivant le sexe.

Alors, que font les journalistes, les imprimeurs, les agents de publicité ? Ils font des histoires, ils en inventent de toute pièce, ils enveloppent le moindre fait, ils font un conte de fées du plus banal fait divers ! C'est ainsi que vous apprenez avec ravissement que le chanteur de charme vient de se fiancer et l'aimable languette, bien qu'il ait, jadis, pour des raisons aussi spéciales que diverses, de demeurer célibataire et de ne se nourrir que de légumes cuits à l'eau.

De même, la vamp de vos rêves connaît des aventures retentissantes (alors qu'elle est mariée bourgeoisement à un contributeur des contributions), et fait des bancos d'un million à Deauville (alors qu'elle épeluche la note du gaz et ne paie pas le percepteur, qui du reste est son mari).

Et ainsi de suite, mes chers amis... Et le plus épatant de l'histoire, c'est que cette publicité est nécessaire : 1° à la vedette pour maintenir son prestige ; 2° à vous pour bâter vos rêves.

Je livre à vos méditations ces quelques vérités surprenantes, qui me vaudraient certainement l'exclusion immédiate du syndicat des journalistes publicitaires si j'en faisais partie... et s'il existait !

Bonjour à vos familles.

■ CAMERAMAN AMOUREUX.

### Réponses aux lettres :

**SUZY NELSON** approuve et soutient nos projets de « supplément », et répond aux lecteurs français, vous dirai-je que je partage votre péché mignon, la manie ! Voudriez-vous nous donner de plus amples détails à votre sujet ? J'aimerais correspondre avec vous, ainsi qu'avec Danielle Flory, l'espère que le vôtre bien me viendrait du haut de son donjon, bien que je ne connaisse pas la langue du temps passé. Francette aux yeux verts, le C. A. a raison de vous gronder. A votre âge, broyer ainsi du noir ! Moi aussi, je suis parfois mélancolique, mais j'ai un excellent moyen de chasser ma tristesse : la musique, une chanson gaie. Essayez mon remède. Joie de vivre, votre fiancé a vraiment de la chance de posséder une perle pareille. Je suis loin de vous égaler, hélas ! Verrounez votre photo ? Thérésina, cavalière du ciel, voulez-vous m'embrasser sur votre courrier ? Je partage vos vues sur Ingrid Bergman, excellent et sympathique artiste. Le Prétentieux, ne croyez-vous pas qu'à votre âge il est bon de contempler la vie du bon côté. Un bonjour à Albert de Mau dont j'aimerais bien visiter un jour l'île lointaine, etc.

Réponse. — Je vous ai fait par lion, petite Suzy, mais vous êtes une fidèle lectrice. Éléonor Poveltourne en espère, mais peu de ses films viennent en France. Amities.

**ANNABEL**. — « Je fais mon entré dans le courrier pour dire à Nez en l'air que je suis de son avis quant au film Le Troisième homme, la musique en est très douce. Mes acteurs préférés sont le regretté Raimu, Fernand Ledoux, Michel Simon, Maria Montez, Edwige Feuillère et Simone Simon. Comme vous le voyez, ce ne sont guère des jeunes premiers. Excusez mon passage, mais j'ai toujours été un amateur du Sud, suis en France depuis peu », etc.

Réponse. — Pourquoi voulez-vous, j'ai besoin d'exercer un pseudo aussi charmant ? Ce nom d'Annabel est du reste très à la mode. Vous me demandez de deviner votre âge ? Mes années, vous deux à vingt-trois ans. Votre écriture dénote une nature très équilibrée, malgré certains vents de folie qui y soufflent parfois. Vous êtes intelligente, tendre, active, mais quelque impulsive que vous soyez, une grande honnêteté morale et très bonne. J'espère avoir le plaisir de vous lire bientôt, et vous envoie, en attendant, toutes mes bonnes amitiés.

**MIRANDA**. — Je serais particulièrement heureux si vous vouliez m'agréer comme courrier. J'ai beaucoup de talents (je n'ai, surtout en dessin et en danse. Yeux marron clair, cheveux châtain. J'ai été plusieurs fois au cinéma. (Veinarde !) J'ai vu L'Éternel retour, Carmen. Un jour dans la vie et La Septième porte. Je voudrais être artiste de cinéma, mais je suis encore trop jeune.

Réponse. — Espérons, petite Miranda, que nos lecteurs seront passionnés par l'énumération des films que vous avez vus, mais à vece et place de télex-rai, dans ma prochaine lettre, de trouver une ou deux questions qui présentent plus d'intérêt. Quant à devenir artiste de cinéma, vous avez bien le temps d'y penser. Et n'en rêvez pas trop, c'est malin ! Amities.

**PETITE FLORY**. — « Je viens vous demander, cher C. A., si vous voulez bien de moi comme amie du courrier. Je suis très contente quand votre journal m'arrive, car je suis bien loin de vous. J'habite dans une toute petite île nommée La Réunion. J'ai dix-huit ans, blonde, yeux marron clair, grande et mince. Je suis plutôt timide, j'aime beaucoup le cinéma, le footing, la danse. Acteurs préférés : Pierre Fresnay, Henri Vidal, Ingrid Bergman, Gisele Pascal. Dans le petit village où j'habite, il n'y a pas de distractions, aussi le Film Complet est-il un passe-temps intéressant et le C. A. un très gentil ami », etc.

Réponse. — Rien à ajouter à votre sympathique petite lettre, amie Flory, sinon que je vous accueille avec joie au courrier, et que nous sommes heureux que vous « réunissions » (ce n'est d'ailleurs pas, comme cela qu'on dit !) se réunisse à nous. Toutes mes amitiés, (merci de vos photos, qui sont parfaites).

**MA CHOUINETTE** me dit que l'analyse que j'ai faite de son écriture est exacte, à part l'intelligence. J'espère qu'elle n'en pense pas un mot de plus. J'ai l'air de vous en avoir ajoutée-telle, que celui qui ont vu La Fille des Prairies avec Yvonne de Carlo me donnent leur

(Suite page 8.)

## HOROSCOPES

Pour recevoir discrètement votre HOROSCOPE d'écriture personnelle (si madame donnez votre date naissance, adresse, en joignant 50 fr. et une enveloppe timbrée à

## DJEMARO

Service D. E., 34, av. A.-France, Colombes (Seine).



## AREOR.15. RUE MERCIEROT. PARIS SEINF. C. 84

## APPRENEZ A DANSER

Seul, en quelques heures, danses en vogue et classiques. Notice c. env. timbr. RIV. L. A.-D. 145 ES, F. 43, rue Pastorelli, Nice.

## GRANDIR

RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm. avec math. sciem. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRETION. Cont. 2 Timbres. CINE OLYMPIC 19, Bd V. Hugo, NICE 2633

## Un simple Français, ni fakir, ni hindou, bouleverse la vie d'une multitude d'individus.

Plusieurs milliers de personnes ont consulté cette année un homme comme tout le monde, d'ailleurs, d'arrogance, avare, et d'effluet en horreur, mais très instruit et possédant à fond la science des Ames. Les témoignages d'enthousiasme affluèrent vite, des vies sans attrait furent soudainement illuminées, des suicides mérités furent évités. Grâce à lui, de brillants mariages se nouèrent, des époux infidèles rentrèrent au foyer. Un grand nombre de lettres attestent le pouvoir incroyable de cet homme de bien.

Hommes ou femmes, à tout âge, vous pouvez tous réaliser votre rêve grâce à ses révélations et à ses directives. Que vous soyez le succés en amour, la réussite en affaires, le gain à la loterie, ou le retour d'une affection chère, demandez-lui, en vous recommandant du journal, de bien vouloir s'occuper de votre cas. Envoyez spécimen d'écriture, date de naissance et 4 timbres pour frais de dossier, et enveloppe timbrée avec adresse à P. THEO LEANDR (CINQUE X 2), B. P. 274 09, Lebas, PARIS (9<sup>e</sup>); vous recevrez discrètement une étude valant 250 frs, mais n'envoyez pas d'argent : vous paierez après, si vous êtes satisfait.

# AU NOM DE LA LOI



Production LUX-FILMS.

Auteurs : Scénario de F. FELLINI, C. PINELLI,  
A. BIZZARRI, P. GERMI, G. MANGIONE  
M. MONICELLI.

Réalisateur : Pietro GERMI.

Film raconté par J. METTRA.

DISTRIBUTION :

*Guido Schiavi* ..... MASSINO GIROTTI.  
*Baronne Teresa Lo Vasto* . IONE SALINAS.  
*Baron Lo Vasto* ..... CAMILLO MASTROGINQUE.  
*Massaro Turi Passalacqua* . CHARLES VANEL.  
*Don Fifi* ..... TURI PANDOLFINI.  
*Le brigadier Grijo* ..... SARO URSI.

**I**l est une Sicile inconnue des touristes, terre aride, nue, aux collines calcinées par les rayons solaires, à l'herbe rare, aux sentiers d'où monte, sous les pas où sous les sabots des chevaux, une âcre poussière blanchâtre, où des hommes vivent, aiment et meurent âprement, tragiquement, à l'image de leur sol, repliés sur eux-mêmes, hostiles à tout étranger.

Aleo, le charretier du baron Lo Vasto, suivait lentement, à côté de sa charrette attelée de mules, un de ces sentiers déserts à l'heure de midi quand, à l'un des tournants, surgirent deux individus, le bas du visage masqué par leur mouchoir.

— Halte! Face contre terre, tout de suite, ordonnèrent-ils au charretier.

Poussant un juron sourd, l'homme obéit. Les deux bandits s'étaient avancés, délaient les mules. Aleo tenta de saisir les jambes du plus proche, qui chancela et dont le mouchoir tomba.

— C'est donc toi, Calogero! s'exclama le charretier.

L'autre avait fait glisser prestement la bretelle de son

fusil et, à bout portant, déchargeait l'arme sur Aleo, qui ne bougea plus...

— Puisqu'il m'avait reconnu... fit Calogero haussant les épaules en manière d'excuse et s'adressant à Vanni, son camarade, dont la physionomie exprimait une certaine désapprobation.

Abandonnant la charrette, les deux hommes entraînaient les mules et allèrent les cacher dans une grotte située à proximité.

\* \* \*

Un petit train poussif, vomissant de noirs nuages de fumée, stoppa une seconde, dans un affreux grincement de roues, le long d'un semblant de quai. Un seul voyageur en descendit, avec trois valises, et regarda autour de lui d'un air perplexe.

Il était jeune, de tournure élégante, avec un visage aux lignes régulières, une bouche énergique, des yeux profonds et veloutés.

En fait de gare, il n'apercevait qu'une sorte de hangar et, au bout du quai, assis sur une mallette, au bas d'un mur en pierres sèches, un jeune homme à lunettes d'écaïlle, le chapeau rabattu sur le nez pour se préserver du soleil.

Le voyageur se dirigea vers lui, souleva son feutre et demanda :

— Pouvez-vous me dire si le courrier de Capodarsò s'arrête ici ?

— Oui, un peu plus loin sur la droite. Vous êtes Guido Schiavi ?

— Comment le savez-vous ?

— Ne cherchez pas. Un homme qui descend à cette halte et se rend à Capodarsò ne peut être que le nouveau juge de Paix, mon remplaçant. Eh bien ! je vous en souhaite du plaisir dans ce coin perdu ! Mon train a quatre-vingts minutes de retard. Qu'importe ! Je l'attendrais bien une journée entière pour fuir ce damné pays. Si vous m'en croyez, faites demi-tour et reprenez avec

Abonnements : France : un an ..... 550 fr. — Six mois ..... 275 fr.  
Étranger : un an ..... 950 fr. — Six mois ..... 475 fr.  
Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

**BON** du COURRIER  
"Côté cœur, Côté jardin"

— Puisqu'il m'avait reconnu, fit Calogero en manière d'excuse.

moi le train pour Palerme. Là, vous demanderez votre changement, à moins que vous ne préférerez démissionner en me remerciant du cauchemar que je vous aurai évité. Ah! voici le train. Venez-vous? Non. Alors, adieu, et bonne chance!

Une voiture arrivait sur la route, conduite par un homme à la physionomie renfrognée.

— Vous êtes le nouveau juge? cria-t-il.

— Oui.

— Bon, alors montez. Je démarre.

— Et mes bagages, s'il vous plaît?

— Débrouillez-vous. Il y a l'échelle derrière.

Schiavi dut hisser lui-même ses valises sur le toit. A peine eut-il le temps, ensuite, de s'installer sur la dure banquette, à l'intérieur de l'omnibus. L'impatient conducteur fouettait l'attelage qui entraînait, avec d'affreux cahots, le véhicule sur la piste ravinée. Le paysage qu'elle traversait était sinistre.

Enfin la voiture s'engagea dans les ruelles d'une grande bourgade et s'arrêta sur la place de l'église que le soleil couchant caressait de ses derniers rayons, la faisant ressembler à un vaisseau d'or flottant sur des vagues à l'écume figée.

Le maire et le greffier attendaient le voyageur à sa descente de voiture. L'accueil fut méfiant de la part du premier



Un jeune homme à lunettes d'écaille était assis au bas d'un mur en pierres sèches.

et d'une hostilité voilée de la part du second, fonctionnaire à l'attitude sournoise et servile.

— Si vous ne me débarrassez pas de vos bagages, je pars et les emporte, tant pis pour vous! lança le conducteur de l'omnibus.

Heureusement qu'un jeune garçon à la mine éveillée se précipitait, grimpait lestement les barreaux et, saisissant les valises, les déposait aux pieds du magistrat en disant :

— Voulez-vous que je vous les porte jusqu'à la maison, monsieur le juge?

— Mais oui, merci, mon petit.

Un homme en uniforme de la police accourait à son

tour. Celui-là, du moins, avait une bonne figure ronde et honnête. Il se présenta :

— Brigadier Grifo, à votre service.

— C'est bon. Je vous verrai tous demain matin à la préfecture, messieurs, fit Schiavi, qui suivit le jeune et complaisant garçon.

Ce dernier le conduisit jusqu'à une maison aux murs percés d'étroites et rares fenêtres grillagées. On eût dit la façade d'une prison.

Don Fifi, le propriétaire, un petit individu sans âge, aux yeux clignotants et fourbes, se confondit en salutations et protestations diverses, tout en guidant son nouveau pensionnaire vers une pièce située au premier étage.

— Voilà votre chambre, monsieur le juge, confortable et spacieuse, annonça-t-il. C'était également celle de votre prédécesseur, le juge Pisani.

— A propos, quelle histoire a-t-il donc eue pour être parti sans attendre mon arrivée?

— C'est que... ici... c'est un poste où l'on rencontre certaines difficultés. Pisani n'avait pas su comprendre l'ambiance, les caractères, il n'avait pas su se conformer aux usages locaux.

Tout en parlant et s'agitant, don Fifi ouvrait la fenêtre. Guido vit avec plaisir qu'elle donnait sur des jardins touffus, véritable fouillis de verdure qui lui parut une oasis dans le désert qu'il venait de traverser.

— Mon jardinet est mitoyen avec celui de la jeune et charmante baronne Lo Vasto, reprit le déplaissant individu d'un ton plein de sous-entendus grivois, tout en étudiant les réactions du jeune magistrat.

Il fut déçu. Schiavi ne parut même pas avoir entendu et se contenta de répondre :



Le magistrat fut introduit dans un salon où une jeune femme jouait du piano.

— Je suis un peu fatigué. Si vous n'avez rien d'autre à me dire, bonsoir !

\* \*

Le lendemain, avant 10 heures, Guido Schiavi était à son bureau de la préfecture. Les dossiers poussiéreux, les papiers en désordre témoignaient de l'incurie et de la négligence de ses prédécesseurs.

Le greffier survint peu après, de plus en plus obséquieux, et présenta au jeune homme l'avocat Faraglia, qui accabla le magistrat de conseils bien faits pour le dégouter immédiatement de son poste autant que l'attitude voulue, d'ailleurs, de tous les personnages officiels rencontrés depuis la veille, Grifo mis à part.

Tout en les écoutant, Schiavi feuilletait des dizaines de procès en suspens et, comme il en faisait l'observation étonnée au greffier, celui-ci s'exclama :

— Mais ce sont des causes auxquelles nul ne s'intéresse plus. Pourquoi les tirer de l'oubli ? Ce serait ou mettre à dos toute la population.

Le brigadier survint à ce moment.

— Un homme a été mortellement blessé hier dans la journée, dit-il. Monsieur le juge veut-il faire une enquête ?

— Naturellement, répliqua Schiavi qui, après avoir donné l'ordre au greffier de remettre à jour certains procès et avoir annoncé qu'il tiendrait sa première audience à la fin de la semaine, suivit Grifo le long d'une ruelle où se mêlaient, dans une promiscuité malsaine, des chiens faméliques fouillant des tas d'ordures, des gosses dépenaillés, des chèvres provocantes, cependant que des commères se dissimulaient derrière leurs fenêtres ou dans l'ombre de leurs portes, malveillantes et agressives. Un petit attroupement s'était formé devant la demeure de la victime : des femmes, des hommes qui ne prenaient pas la peine de s'écarter et que le brigadier dut bousculer au passage.

Le docteur quittait, en hochant la tête, le chevet d'Aleo, étendu sur son grabat.

Guido se pencha vers le charretier au front ensanglanté sous les bandages et dont la poitrine se soulevait irrégulièrement, mais qui paraissait parfaitement lucide.

— Je suis le nouveau juge, dit le jeune homme. Sais-tu qui a tiré sur toi ?

Les lèvres d'Aleo remuèrent. Il eut un faible geste de la main :

— Si... je meurs, je lui... pardonne et si... je vis, je me vengerai ! bégaya-t-il.

Schiavi, inutilement, questionna la mère du moribond et plusieurs autres personnes. Il se heurtait à un parti pris de silence évident.

Un homme, qui avait écouté jusque-là sans broncher, eut un léger ricanelement et sortit. Schiavi fronça les sourcils, murmura à l'oreille de Grifo :

— Tâchez donc de savoir où se trouvait celui-là au moment du crime.

Le brigadier obéit. Rejoignant à grandes enjambées l'individu, il lui lança :

— Hé ! Ciccio Messina, dis-moi donc où tu étais hier entre midi et deux heures ?

— Vous songez à faire carrière, brigadier ? rétorqua Messina railleur. J'étais chez le baron... Vous pouvez contrôler !

Et il continua son chemin en sifflant.

Tandis qu'ils revenaient vers la préfecture, le magistrat interrogeait son subordonné :

— C'est une *Maffia* qui gouverne par ici, n'est-ce pas ? Quel en est le chef ?

— Massaro Turi Passalacqua, le plus gros fermier du pays.

— Et le baron ?

— Bah ! Comment vous expliquer ? Qui est riche a toujours besoin de protection... Alors, ils s'entendent.

Comme il allait regagner la préfecture, Schiavi aperçut Messina qui pénétrait dans une maison au balcon duquel venait de se montrer une toute jeune fille, brune et rieuse, qui faisait des signes d'intelligence à quelqu'un. Le juge se retourna et vit Paolino qui passait, conduisant une charrette et qui répondait furtivement aux signaux. Guido rattrapa le jeune garçon :

— Te voilà, brigand, dit-il. C'est ta belle qui te fait ainsi du télégraphe ? Tu as bon goût, il me semble. Comment s'appelle-t-elle ?

— Vastianneda, répondit Paolino tout fier que le juge s'intéressât à sa bien-aimée. Elle est la fille de la Scanniota. On est fiancés tous deux depuis l'enfance, mais nos parents ne veulent rien savoir...

— Ciccio Messina est un de leurs parents ?

— Non, mais on raconte que... la Scanniota, qui est veuve, l'a choisi pour remplacer son époux défunt, bien qu'il soit beaucoup plus jeune qu'elle. Honte sur eux, acheva-t-il, la mine soudain rembrunie.

— Teut-il ajouté s'il eût pu voir ce qui se passait au même moment chez la Scanniota.

Messana, en entrant, avait rencontré Vastianneda redescendue de sa chambre et avait essayé de la prendre par la taille. Mais l'adolescente l'avait repoussé d'un petit poing vigoureux et la Scanniota apparaissait au seuil de la cuisine, l'œil courroucé.

— Quel phénomène tu es, grommela Ciccio vexé. Tu as fabriqué une belle fille et tu ne peux souffrir qu'on lui fasse la cour. Pourquoi ne l'épouserai-je pas ? Je resterais comme ça chez toi. Ça ferait notre affaire à tous les deux.

— Je ne suis pas encore perdue au point d'accepter une chose pareille. Oh ! tu pars déjà ? Oh vas-tu ? ...

— A mes affaires, qui ne regardent pas les femmes !

\* \*

Vanni Vetriolo buvait une anisette au comptoir dans le cabaret de Pepino.

— Tu ne sais donc rien, toi ? fit le cabaretier d'un ton significatif.



— Vous vous êtes mis à la tâche avec un zèle remarquable, dit le baron à Schiavi.

diction, d'un troisième meurtre... Je vous annonce, en second lieu, que les mules ont été retrouvées par mes carabiniers. Veuillez les envoyer chercher.

— C'est simplement inouï. Voilà la première fois, depuis un siècle, que les carabiniers de Capodarso retrouvent quoi que ce soit!

— Monsieur le juge, intervint Faraglia, prenez garde. Il y a des mœurs locales, des traditions consacrées par l'usage depuis tant d'années, et même de siècles, qu'elles finissent par avoir force de loi et qu'il serait extrêmement imprudent de vouloir contrecarrer. C'est un conseil amical que je vous

donne. Demandez plutôt à Massaro Turi Passalacqua ce qu'il en pense et, si vous obtenez sa protection...

— Une seconde. Je voudrais que tous ici, y compris Massaro Turi Passalacqua, vous acceptiez de vous mettre sous la protection de la seule loi que l'on puisse reconnaître : celle de notre nation! Je m'y emploierai de mon mieux avec, je l'espère, votre collaboration. Au revoir, messieurs.

\* \* \*

— Je crois, Excellence, que l'arrestation de Vetriolo n'est plus qu'une question d'heures, annonçait Grifo à son supérieur. J'ai eu l'idée de faire emprisonner ses parents qu'il adore. Il voudra certainement les faire relâcher.

— Mon ami, vous avez commis là un acte des plus arbitraires. Il faut les libérer immédiatement. Venez avec moi.

Tout penaud — car il avait cru bien agir — le brigadier suivit Schiavi qui fit ouvrir, par le geôlier, la cellule dans laquelle avaient été enfermés les deux vieillards. Le juge s'adressa au père.

— Savez-vous où s'est enfui votre fils? C'est votre intérêt de le révéler. Il lui en sera tenu compte, je vous le promets.

— On ne sait plus rien de Vanni, répliqua le vieux. C'est pour cela que « la mère », elle se meurt de douleur.

— Eh bien! retournez chez vous, maintenant, on ne vous inquiétera plus.

Surpris, les deux paysans lancèrent à Schiavi un regard de gratitude et s'éloignèrent lentement.

C'est au cours de sa première et houleuse audience au tribunal que le magistrat apprit une des causes de la misère et du banditisme qui sévissaient à Capodarso. Il existait, à peu de distance de la bourgade, une souffrière appartenant à Teresa Lo Vasto et que gérait son mari. Des éboulements étant à craindre, pour ne pas avoir à payer les coûteuses réparations nécessaires, le baron avait arrêté toute exploitation, de sorte qu'une centaine d'ouvriers étaient en chômage depuis deux ans. Le jeune juge promit d'intercéder auprès de Lo Vasto, afin que le travail repart. Mais, dès les premiers mots qu'il lui adressa à ce sujet, il comprit que Lo Vasto avait dilapidé les fonds devant servir aux réparations et ne céderait pas.

— Puisque je n'ai rien pu obtenir de vous par la prière, je l'obtiendrai grâce à la loi, lui déclara-t-il.

— Demandez donc à Massaro Turi qui fait la loi, ici? interrompit, d'un ton menaçant, le baron; et ne m'obligez pas à écrire au ministère de la Justice à Rome, où j'ai de précieuses relations...

— C'est une déclaration de guerre ouverte. Je préfère cela, riposta froidement Schiavi prenant congé.

— Non.

— Aleo est mort de sa blessure et le juge enquête. On ne sait pas ce qu'est devenu Calogero...

— Donne une autre assiette, commanda brièvement Vanni.

Dès qu'il eut été servi, il se tourna vers les consommateurs présents et, levant son verre :

— A votre santé à tous!

— Salut à toi, le gars, répondit le chœur des hommes.

— Adieu! chuchota Pepino.

Au seuil du café, Vanni retint par la manche un gamin d'une douzaine d'années.

— Tu sais où j'habite, petit, lui murmura-t-il. Alors, va chez moi dire à la maman et au père qu'il faut que je m'en aille, que je ne connais pas la date de mon retour et que je les embrasse. Tu as compris?

— Oui, fit simplement l'enfant d'un air grave.

Quelques heures après, le jeune magistrat sonnait chez le baron Lo Vasto. Il fut introduit dans un salon où une jeune femme, aux longues boucles couleur de jais brillant, jouait du piano. Elle s'interrompit tout net et fixa sur le visiteur inattendu d'immenses yeux à l'expression si tragique qu'il en fut bouleversé.

— Pardonnez-moi de vous déranger, madame, dit-il en s'inclinant. Je me présente : Guido Schiavi, le nouveau juge. Mais continuez, je vous en prie. Vous interrompez admirablement Schumann. J'aime beaucoup la musique et vous ne pouvez savoir quel plaisir j'éprouve à vous écouter, le soir, au fond de ma chambre solitaire.

— Ah! vous aimez la musique! Mon mari la déteste alors que, pour moi, elle est l'unique joie possible, avoua simplement la baronne.

L'apparition de Lo Vasto coupa court au dialogue commençant. Il entraîna Schiavi dans son cabinet, où se trouvaient déjà Faraglia.

— Je ne vous présente pas l'un à l'autre, dit le baron. Votre cher avocat ne tarit pas d'éloges sur votre compte, Excellence. Vous vous êtes mis à la tâche avec un zèle remarquable, étant donné qu'elle ne doit pas être très aisée.

— En effet, je me heurte à des difficultés nombreuses pour faire respecter la loi. Je venais justement vous parler des mules qui vous ont été dérobées, étonné qu'aucune déclaration de ce vol n'ait encore été faite à la préfecture.

— Bah! c'est une chose de si peu d'importance.

— Seulement, on a tué un homme pour se les approprier, ces mules.

— Alors, cela regarde les parents du mort!

— Justement. Il en a été abattu un autre, nommé Calogero, afin de venger la mort du premier. Aussi, ne voudrais-je pas être témoin, dans ma nouvelle juri-



*Massaro Turi Passalacqua était le chef de La Mafia et le plus gros fermier du pays.*

— Soyez le bienvenu sur les terres de Massaro Turi Passalacqua, monsieur le juge.

— Heureux de vous connaître, Massaro, répliqua le magistrat, plongeant sans peur son regard dans celui du tout-puissant personnage dont l'allure et la physionomie dénotaient, d'ailleurs, une franchise hardie et une dignité plutôt sympathique.

— Je serais déjà venu saluer à la préfecture votre Excellence, reprit Passalacqua, si la récolte des olives ne m'eût absorbé, et j'aurais pu vous donner quelques indications utiles sur l'esprit du pays.

— En toute sincérité, cet esprit m'apparaît comme ayant besoin d'être sérieusement réformé, répliqua Schiavi.

— Mais il y a plus d'une centaine d'années qu'il existe et nous en sommes satisfaits.

— Pas tous, sûrement pas les assassinés... ni les rançonnés... ni les souffreurs et leurs familles...

— On ne peut contenter tout le monde. Cependant, *entre gens d'honneur*, il est facile de s'entendre. Votre Excellence n'aura qu'à me communiquer ses desirs.

— Je souhaite une seule chose, Massaro, faire mon devoir, c'est-à-dire administrer la Justice au bénéfice de tous, en un mot faire triompher la loi.

— Quelle loi ? monsieur le juge.

— Celle de la Nation, de l'État.

— Regardez derrière moi, votre Excellence. Ces hommes sont les exécuteurs de notre loi selon d'antiques usages. Vous semblez brave, et même téméraire, mais, je vous en avertis, nous ne reconnaissons à aucun étranger le droit de se mêler de nos affaires, car nous sommes et voulons rester des hommes libres et indépendants comme les oiseaux dans l'espace!

Puisque vous vous prétendez gens d'honneur, allions-nous, Massaro. Vous n'ignorez pas que les mineurs sont affamés. Aidez-moi à faire rouvrir l'exploitation de la soufrière. Aleo et Calogero ont été assassinés. Indiquez-moi leurs meurtriers...

— Les gifles des petits enfants ne sont que

*(Suite page 10.)*

Le lendemain même, il obligeait Lo Vasto (qui avait choisi Faraglia pour avocat), le maire, le greffier à se rendre en sa compagnie à la soufrière pour un commencement d'enquête, et il forçait le maire à rédiger un rapport concluant à la réouverture de la partie non dangereuse de la soufrière.

Tandis qu'il regagnait seul le village, laissant derrière lui des visages haineux et rageurs, il vit venir à sa rencontre un peloton de cavaliers armés de pied en cape. *La Mafia* au complet, il en eut l'intuition.

Il ne se trompait pas. Le cavalier en tête le salua en ces termes :

— *N'appellez pas, monsieur le juge, fit Vanni.*





# Côté Cœur

rubrique. Voici également quelques photos de ma petite ville », etc.

photographie? Reste-t-il des Films Complets d'avant guerre? »

Réponse. — Votre idée est bonne, et la grande Marlène serait sans doute parfaite dans la comédie. Mais ne l'avez-vous pas vue dans *Le Scandale de Berlin*? Elle avait, dans son rôle, des passages de pure fantaisie. Du reste, elle adopte souvent la tenue masculine, mais c'est à la ville, hélas! Mais oui, je pense qu'elle vous enverra sa photo: demandez-la-lui en lui écrivant par notre entremise. Non, nous n'avons malheureusement plus de *Film Complet* d'avant guerre disponibles. A bientôt, cher correspondant ou chère correspondante, car vous ne le précisez pas, et votre écriture pourrait aussi bien appartenir au sexe dit beau qu'à celui dit fort. Dites-nous à votre tour si le costume masculin est pour vous un travestissement... ou une obligation!

**GEORGE-SERGE R., DE LYON** ne nous ayant pas envoyé de timbre, nous lui répondons par le courrier. Il nous remercie d'avoir publié la femme aux deux visages, avec *Greta Garbo*. « Je suis un des plus grands admirateurs de cette illustre vedette, et je vous demande s'il vous serait possible d'édition son avant-dernier film *Ninotchka*. Du fait que *Greta Garbo* ne tourne plus, les magazines spécialisés du cinéma n'en parlent presque plus », etc.

Réponse. — En effet, cher monsieur, *Greta Garbo* la « Divine » a considérablement ralenti son activité cinématographique, et il est normal que les journaux de cinéma, soucieux de l'actualité, nous parlent davantage des artistes que l'on voit sur l'écran. Nous n'avons pas pu obtenir les droits d'édition pour *Ninotchka*. Quant aux autres grands succès dont vous parlez, nous étouffons pas ainsi de ne pas tous les voir paraître dans le *Film Complet*. Il n'y a que cinquante-deux semaines dans l'année et il ne nous suffit pas toujours de « souhaiter » publier un film pour que la firme cinématographique nous en cède les droits. Ce serait trop beau! Amities.

**THÉRÉSINA CAVALIÈRE DU CIEL** est très fâchée parce que j'ai toujours écorché son pseudo en l'appelant Thérésina. Mea culpa! Elle ajoute: « Je voudrais quelques renseignements sur Vivien Leigh. Quel âge a-t-elle, que fait-elle en ce moment », etc.

Silvana Mangano et Amedeo N... que FILM CO...



(suite de la page 2.)

avis sur ce film. Je m'adresse à cette chère Petite Folle: je vous crois lorsque vous dites que l'homme qui vous épousera aura de la chance, surtout s'il est bagarreur. Quelles belles occasions vous lui donnerez de satisfaire son envie de boxer! Un conseil d'amie: le jour où vous vous sentirez enragée, n'oubliez pas que Pasteur a mis sa science au service des hommes. Quels courrouxeries devraient échanger leurs idées avec moi? Puisque c'est pour parler cinéma, je ne vois pas la nécessité de donner mes mesures, poids, couleur, âge, etc. Je suis algérienne, c'est la seule chose que je vous dirai. A tous, amitiés », etc.

Réponse. — Voilà une épître fort honnête, comme dirait Molière, et je m'en voudrais d'y ajouter quel que ce soit. A bientôt, sympathique petite Chouette, vos lettres sont charmantes.

**MISS ATOMIC BOMB '34** (qui doit être d'une beauté... éclatante!). — « Depuis longtemps fervente admiratrice de la rubrique, je vous adresse mes plus vives félicitations, que vous soyez un petit vieillard barbu et à binocles ou un jeune homme élané et zaxou (je suis moitié l'un, moitié l'autre), car j'ai toujours bien une tâche qui doit être harassante. (Oh! oui... je suis harassé de faire chaque matin!) Je trouve les lecteurs sympathiques, à part quelques péronnelles comme Liana, Azale, Be-Bop et leur suite, qui auraient besoin d'une bonne douche chaude. Meilleures amitiés à Miss Fantomas, Football Girl, La Pirate et à toutes celles qui, comme moi, sont mordues de football. Habitant l'Algérie, je désirerais un correspondant brun aux yeux bleus, aimant si possible le football et Bourvil. (Tout ce qu'il faut pour se balonner, en somme!) Je me présente: 1 m, 66, yeux noisette, cheveux châtain foncé, longs et légèrement ondulés (ce que ça doit être magnifique!). Qui m'écrira le premier? Pour parler cinéma, je voudrais des renseignements sur Lajarrige: est-il marié, a-t-il des enfants », etc.

Réponse. — C'est bien la première fois que j'éprouve de la sympathie pour une bombe atomique! En effet, petite amie, votre écriture est un peu bébé, mais votre style l'est beaucoup moins. Vous êtes intelligente et réfléchie, sensible, timide, sans grande volenté, avec un caractère changeant. Double pour les arts, vous devez être aussi une excellente amie, gaie et compréhensive, et vous avez la sagesse de ne pas encore vouloir trop croire à l'amour. Très française aussi, j'oubliais de vous le dire, et remarquez, comme j'ai écrit, que vous avez quarante ans d'années. Fils d'une poétesse qui a beaucoup influé sur son enfance, il a eu des débuts difficiles. Études, puis Vieux Colombier où il fut tout à la fois machiniste, scénariste et acteur. Son vrai point de départ fut *Les 3-3*. Il a tourné quatorze films. Marié à une jeune femme qui est aussi un peintre de talent, Lajarrige a cinq enfants dont quatre filles: Françoise, Martine, Caroline, et Nathalie. Là-dessus je vous dis à bientôt, gentille amie, je serai toujours content de vous lire.

**LE PRINCE CHARMANT** n'est peut-être pas réellement prince, mais il est en tout cas charmant. Jeune écolier vietnamien écrivant parfaitement le français, il nous dit de ce qui m'ennuie, c'est que les journaux hebdomadaires arrivent trop tard dans cette Indochine trop humide. Richard Nay et James Stewart sont-ils des artistes américains? Quel est le plus célèbre? Cliquez une photo pour examen. Faites-moi plaisir, ainsi qu'à ceux que j'adore, en la publiant dans votre passionnante

## Le Prince Charmant.

Réponse. — Merci de vos photos, de votre lettre, de tout, gentil Prince Charmant! Je suis beaucoup de loyalisme dans votre visage, et aussi une ambition calme, mais tenace, qui vous mènera loin. Vous avez une vive intelligence, et vous êtes même très précoce pour votre âge. Travailleur et consciencieux, il faut lutter cependant contre une certaine timidité qui pourrait vous faire du tort. Modeste et serviable, vous vous occupez des autres avant de songer à vous. Je suis beaucoup de qualités dans ce portrait, félicitations! Oui, les deux artistes en question sont américains, mais James Stewart est de beaucoup le plus célèbre, en France tout au moins. Bonnes amitiés. On fait le nécessaire pour vos commandes.

**CAPTAIN JACQUES** est un sympathique « revenant », que nous avons grand plaisir à revoir au courrier. Il s'adresse d'abord à Martine M... à B...: « J'aime beaucoup les films historiques, car je les trouve plus vivants à cause de leur réalité. J'ai beaucoup aimé: *Fabiola*, *Docteur Laennec*, *Le Sorcier du ciel*, *Monsieur Vincent*, *Du Guesclin*, et bien d'autres. J'aime aussi les films où l'on retrouve la vie du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, comme *L'affaire du collier*, *Le Capitain*, *Capitaine de Castille*, et aussi ceux de l'époque 1900, comme *Gigi*. Je ne dédaigne pas pour cela les autres films, mais suis toujours attiré par ceux qui rappellent une époque passée. A bientôt, chère Martine, et toutes mes amitiés ». Suivent quelques questions cinéma et *Captain Jacques* conclut: « Vive le Film Complet, sa rubrique, le Cameraman et ses courriéristes! »

Réponse. — Personne n'est oublié, aimable *Captain*. Si j'avais les pleins pouvoirs, je vous bombarderais commandant d'office! Louise Carletti est née en 1924. De famille italienne, elle a d'abord été acrobate, appartenant à une grande famille célèbre dans le monde du cirque. Je ne puis vous énumérer ses films: il y en a vingt-six, autant que Louise compte d'années! Elle a débüté dans *Les gens du voyage*, film sur le cirque réalisé par Jacques Feyder. Elle n'avait que treize ans. Louise a trois sœurs et un frère. Trois d'entre eux continuent à faire un numéro de danse acrobatique. Parmi elles, la petite Carletina qui s'est fait également remarquer au cinéma. A bientôt, *Captain*, je serre fort civilement votre militaire menotte.

**VIVE MARLÈNE DIETRICH VÊTUE EN HOMME!** (Quel curieux pseudo!) — « On parle peu d'elle dans ce courrier. Et cependant, quelle magnifique artiste! Quel talent! Dommage toutefois qu'elle soit vêtue à des rôles de vamp! Pourquoi ne pas l'utiliser dans un de ces films gais et amusants, où l'héroïne est obligée de se travestir en homme, telles *Carmen Boni* dans *Un femme en homme* ou *Heg Lemonnier* dans *Georges et Gerorgette*? Aussi délicate que désolante en costume masculin, elle ne manquerait pas d'obtenir dans ce nouveau rôle un succès éclatant et de nous émerveiller une fois de plus. Qu'en pensez-vous, cher C. A.? Marlène envoie-t-elle sa



# Côté Jardin

Réponse. — J'espère, chère Thérèse, que cet « i » malencontreux n'a pas rompu le cours de vos chevauchées célestes ? Alors tant mieux, et amitiés à Pégase. Ceci dit, Vivien Leigh est née le 5 novembre 1914, ce qui vient de lui faire trente-six ans. Elle a tourné pas mal de films à Hollywood, notamment le célèbre rôle de Scarlett dans *Autant en emporte le vent*. De santé fragile, Vivien Leigh, qui porte son vrai nom de jeune fille, vit à Londres où elle est mariée au grand acteur-producteur Sir Lawrence Olivier. Elle ne fait plus beaucoup de cinéma (à la fatigue trop) et se consacre surtout au théâtre. Elle vient de jouer fort longtemps à Londres, avec un grand succès, la fameuse pièce américaine : *Un tramway nommé désir*. Et maintenant, en selle, Thérèse, et cravache ferme pour franchir les cumulus et nous revenir bien vite !

**FLEUR DE RÉ.** — « Je viens me présenter comme nouvelle correspondante du Film Complet. Je suis un peu timide, car dans une vie comme Ré, les filles sont sauvages (et sûrement musiciennes et bonnes ménagères, ce là faut avoir, à un do-mi-si-la-sol-fa-si-la-si-ré!). Je voudrais savoir quelle est la couleur des yeux de Gérard Néry, que j'adore. J'ai horreur de Georges Marchal dans *La Soif des hommes*, il à l'air d'un singe. (Pardón, Georges Marchal, je n'y suis pour rien. Et puis, ne vous vexez pas, nous en descendons tous!) Quel âge me donnez-vous ? J'aime la danse et le sport. Le plus joli des princes charmants à l'écran est Jean Marais. Comment trouvez-vous mon écriture ? A une autre fois. »

Réponse. — Je trouve votre écriture un peu... bébé, petite Fleur de Ré, mais sympathique tout de même. L'orthographe est « à peu près » correcte, je ne vous donnerai pas de pentum pour cette fois ! Je crois bien que Gérard Néry a les yeux verts, mais il me faudrait aller le regarder sous le nez pour renseigner plus exactement. J'aime autant vous prévenir tout de suite que vous allez entendre une drôle de sérénade de la part des admiratrices de Georges Marchal. En tout cas, pour une fille « sauvage », vous ne vous débrouillez pas mal du tout ! A bientôt, petite fille de Ré, je vais faire dodo et vous embrasse en si bémo! majeur. Quel concert !

**UN ÉTUDIANT TOUT SIMPLE.** — « Depuis deux ans je lis *Film Complet* et j'aime sa rubrique dans " *Le Loup de la Sila* ", *MPLE* publiera. (Lux-Films).

brique. Y a-t-il une petite place pour moi ? J'aime-rais tant faire partie de votre grande famille ! Vous savez fort bien reconforter les pessimistes et manier l'ironie avec ceux qui ignorent la modestie. Je n'aime pas les jeunes filles comme Liana, qui s'admirent elles-mêmes : mais peut-être n'ont-elles pas d'autres admirateurs ! Violette impériale, m'acceptez-vous comme correspondant ? J'ai dix-huit ans, châtain, 1<sup>m</sup>70, je prépare ma seconde partie de baccalauréat. J'aime les sports : athlétisme et basket. Acteurs préférés : Bernard Blier, François Perier, Gérard Philipe, Michèle Morgan et Ingrid Bergman. Pouvez-vous me dire l'âge de Bernard Blier et ses principaux films ? J'ai remarqué, dans le courrier et autour de moi, que les vedettes préférées des jeunes sont celles qui ont un beau physique ou de belles jambes. Les jeunes sont plus sensibles au charme qu'au talent », etc.

Réponse. — Votre lettre me plaît énormément, cher Étudiant tout simple, et c'est avec joie que je vous accueille dans le courrier. Je suis de votre avis au sujet des préférences de la jeunesse, que je constate tous les jours, et j'en ai déjà parlé dans des éditions *Loup de la Sila* à Trente et un ans (Paris en 1919). Voici quelques-uns de ces films : *Seul dans la nuit*, *Messieurs Ludovic*, *Qui des Orfèvres*, *Café du Cadran*, *Monseigneur*. (Je vous envoie de suite le dernier film, dans lequel il est remarquable.) Bien sûr, écrivez-nous encore, vous êtes une précieuse recrue. Et à bientôt. Vous avez gagné pour le numéro du prochain.

**UNE PETITE VENDÉENNE.** — « Merci de vos gentilles réponses. La « binette » en question est bien celle de ma sœur, je vous enverrai ma photo et vous voyez. Puis-je écrire aux chanteurs Jean Marco et Ginette G., de l'orchestre Jacques Hélian ? Pouvez-vous me dire le nom de l'actrice qui jouait le rôle de Sira l'esclave dans *Fabiola* ? Pouvez-vous me dire où est actuellement Minou Blanchard, son âge », etc.

Réponse. — Bonjour une fois de plus, chère petite amie, j'attends avec impatience votre photo. Vous savez que nous ne nous occupons pas des chanteurs et des orchestres dans la rubrique : le cinéma suffit bien ! Néanmoins, étant donné que l'orchestre Jacques Hélian vient de tourner dans un film, envoyez toujours vos lettres et vos transmissions... mais exceptionnellement ! Dans *Fabiola*, le rôle de Sira était tenu par une actrice italienne, Elisa Cegani. Minou Blanchard a vingt-trois ans. A moins qu'il vous s'agisse, elle doit être à Paris. Elle a débuté à l'écran dans *Le Secret de Meyerling*, mais fait surtout du théâtre, et même des tournées à l'étranger. La Belle que voilà a paru dans le n° 234. A bientôt, Petite Vendéenne, et bons baisers.

**FUTURE BALLERINA.** — « C'est vous qui avez l'inauguration d'un nouveau bloc de papier à lettres. (Cet honneur me confond, mademoiselle : quelle minute émouvante dans la vie d'un Cameraman !) Je suis de l'avis de Sa chatte n° 5, cependant je ne pousse pas jusqu'à mon admiration pour Sacha Guitry, et je trouve qu'elle exagère un peu. Compliments à Frimousse et vœux de bonheur. Bonne chance pour votre adieu au théâtre. Je ne non plus, Cameraman et mail's friend, je n'aime pas les maths. Je n'y comprends rien, et préfère la littérature et la danse. Une grosse bisse à Esterlida. Consentez-vous pour le prochain. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », etc.

Réponse. — Heureux de vous retrouver, Future ballerina. Quand vous applaudira-t-on à l'Opéra ? Mais oui, Edwige Feuillère vous répondra sûrement et vous serez bientôt les photos d'art de la question. Pas le temps de vous en écrire plus aujourd'hui. Bonnes amitiés.

**MACOUBA, JOLIE RUMBA** nous remercie de la dernière réponse à sa lettre. Et suivant sa bonne habitude, il s'adresse à de nombreux lecteurs *Discès d'Anvers*, je crois que vous ne prenez pas le courrier sous son véritable aspect. Envoyez une photo au C. A., vous serez

certainement charmée de l'étude qu'il vous fera. Loulou, petite cavalière des îles, c'est de tout cœur que je désire correspondre avec vous. Malheureusement je n'ai pas vu de Séphorita Trosador dont vous me parlez. Pouvez-vous être dans la couleur, avez-vous vu Le Bal des Sirènes, Escala à Hollywood et Ziegfeld Follies ? Ne trouvez-vous pas ces films admirables ? Pour terminer, Loulou, quels sont vos acteurs et actrices préférés ? Violette impériale, voulez-vous de moi comme correspondant ? J'ai dix-neuf ans, j'admire aussi Michèle Morgan et Ingrid Bergman. Avez-vous aimé *Fabiola* ? Disciple d'Einstein, dans quel merveilleux roman êtes-vous plongée pour oublier le courrier etc., celui qui voudrait devenir votre correspondant ? » etc.

Réponse. — Non, je ne fronce pas les sourcils, cher Macouba, car j'aime toujours vous lire, et vous êtes un des plus sympathiques du courrier. Je vais grouper la documentation que vous désirez pour *Mario-Louise* et je vous la communiquerai. Bonnes amitiés.

**JE VEUX ET J'ESPÈRE** a été modifié pour photographes et voudrait reprendre ce métier, pour lequel elle me demande des conseils. « Pouvez-vous me donner des renseignements sur un correspondant de vingt-cinq à trente-cinq ans qui aimerait le cinéma autant que moi ? Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours rêvé d'en faire, mais hélas !... Pourrais-je correspondre avec Pavot d'Orient, qui à l'air d'avoir mes goûts. Qu'il me donne des tuyaux, mais qu'il m'écrive le premier. Voici ma photo (peut-être trop petite ?) pour examen et reproduction dans le Film Complet. J'ai vu l'autre jour André Le Gall que j'admire ! Il est aussi gentil et beau que dans ses films ; son air débauché lui va tellement bien ! S'il lit ce journal, il faut écrire sur place et se faire voir », etc.

Réponse. — Beaucoup d'artistes lisent ce journal, chère amie, et le courrier les intéresse généralement, car ils y apprennent ce que les lecteurs pensent d'eux. Votre photo m'indique que vous êtes une très jolie fille, très « pale blonde ». Vous me rappelez beaucoup Jane Harlow : j'avez-vous vu jadis à l'écran ? Malheureusement, votre photo est beaucoup trop petite pour permettre un examen. C'est un portrait (même d'identité) qu'il me faudrait. En avez-vous un ? Alors, envoyez-le vite. La photo publicitaire est un métier qui peut être intéressant, mais il y a beaucoup de postulants. Il faut contacter des agents de publicité, et mieux encore des photographes. Est-ce votre cas ? Si oui, allez les voir souvent. Ce métier ne peut être entrepris par recommandation, il faut être sur place et se faire voir. A bientôt, petite amie. Votre pseudo est une excellente devise pour réussir dans la vie.

**RAISIN BLANC.** — « Me voici revenu : j'espère que cela ne vous déplaît pas ? (Me déplaît-il ?) Mais qu'est-ce que j'étais sans mes fidèles lecteurs : je n'aurais plus qu'à m'excuser !) Pouvez-vous me dire ce qu'est devenu Alibert, cet acteur que j'estimais beaucoup ? Quels sont les films que vous préférez : gais, tristes, sentimentaux, policiers ! Un mot pour Françoise aux yeux verts : je suis comme vous, mademoiselle, depuis quelque temps je suis tricolore, j'ai des cheveux qui se désolent. A nos âges, ça ne devrait pas être. Vous voulez quitter votre mère ? Que cela est vilain ! Dorénavant n'y pensez plus, et bonnes amitiés. »

Réponse. — Vous m'avez l'air d'un chic petit type, Ratin blanc, mais qu'est-ce que c'est que ces (Suite page 15.)





Paolino était chargé de recevoir les invités au seuil de la métrairie.

des caresses. Vous êtes au printemps de la vie et manquez d'expérience. Que votre Excellence réfléchisse...

Saluant d'un geste large, Passalacqua fit virer sa monture et s'éloigna au petit trot, suivi de ses hommes, qui avaient écouté ce dialogue, frémissants d'impatience et de colère, étreignant de leurs doigts rudes la crosse de leurs fusils...

« Quel dommage que, chez ce fermier, l'esprit soit complètement faussé, songeait Schiavi en continuant son chemin. Il y a, en lui, beaucoup de bonne étoffe. »

Il fut rejoint à ce moment par Grifo.

— Excellence, vous avez offensé *La Maffia*! s'exclama

La musique avait cessé que le jeune homme croyait l'entendre encore, perdu dans une sombre méditation. Pourquoi le destin s'acharne-t-il avec tant de cruauté sur certains êtres? pensait-il. Lui qui était né avec, au fond de l'âme, un amour si irrésistible de la Justice que rien ne lui paraissait plus beau que de la voir régner en ce monde, pourquoi était-il venu échouer dans un milieu où elle était déformée et bafouée consciemment ou inconsciemment? Ensuite, songeait à cette jeune Teresa Lo Vasto dont les traits, à l'expression si douloureuse, le han-

Ciccio Messina dansait avec Vastianneda.





taient, il se demandait quelles circonstances l'avaient poussée à épouser un homme tel que le baron, dur, cynique et sans scrupules, et une folle indignation s'empara de lui en imaginant la fragile et délicate créature à la merci d'un tel individu...

Soudain, un frôlement de branches le fit sursauter et Teresa parut devant lui, la tête couverte d'une mantille de dentelle dont le réseau léger avivait l'éclat de ses prunelles ardentes.

— Quelle belle soirée, n'est-ce pas, madame ? murmura-t-il. J'étais descendu vous écouter, mais quelle mortelle tristesse se traduit dans votre jeu !

— Tout n'est-il pas mortellement triste dans ce pays ?

— Vous n'êtes pas Sicilienne ?

— Non. Je suis née dans le Nord de la Péninsule, au bord d'un de ses magnifiques lacs. J'étais orpheline, élevée par des cousins éloignés et indifférents. Je me suis mariée, sans savoir ce que je faisais, afin d'échapper à ce foyer sans joie et sans affection... Mais, écoutez, je viens d'apprendre que vous vous êtes attiré l'inimitié de *La Maffia* et... de mon mari. On va tenter des démarches à Rome pour briser votre carrière. Je vous en supplie, partez. Ce pays est un tombeau, et il sera le vôtre si vous tardez.

— Comment vous remercier de l'intérêt que vous me manifestez ? Et ne puis-je rien pour vous ?

Il lui avait saisi les mains, allait y poser ses lèvres, quand une silhouette masculine surgit près d'eux.

N'appellez pas, monsieur le juge. Ne craignez rien, madame la baronne. Je ne vous veux aucun mal. Juge, je suis Vanni Vetriolo. J'ai su que vous aviez libéré mes vieux et je voulais vous en remercier, vous avertir de prendre garde. *La Maffia* a décidé votre perte. Vous êtes vaillant et bon. Que le Ciel vous vienne en aide !

Avant que Guido et la jeune femme aient pu faire un mouvement, il avait disparu. Et Teresa, dérobant ses mains aux caresses de Guido, s'enfuyait à son tour.

\* \*

C'était fête à Capodarso. On célébrait le mariage de la sœur de Paolino. Parents et anciens de la bourgade

formaient cercle autour de la place du bal qui présidaient les nouveaux époux assis côte à côte. Aux sons de l'accordéon, des mandolines et des cymbales, dansait la jeunesse.

Paolino, chargé de recevoir les invités au seuil de la métairie, observait de loin, avec colère, Ciccio Massana qui dansait avec Vastianeda, maussade et récalcitrante, lorsqu'il vit s'approcher Schiavi.

— Quelle gaieté ! fit en souriant le magistrat. Cela me donne envie de danser, à moi aussi. C'est que je n'ai pas encore quatre-vingts ans, tu sais !

— Alors, soyez le bienvenu, votre Excellence. C'est un grand honneur que vous nous faites. Venez que je vous présente.

Il entraîna Guido, mais, sur leur passage, les couples s'écartaient, s'immobilisaient, la musique s'était tue... Un silence hostile lui succédait.

Après avoir félicité les mariés, le magistrat enlaçait une cousine de Paolino qui avait accepté, en rougissant, son invitation, quand des coups de feu lointains retentirent.

— Musique, musique, crièrent immédiatement des voix d'hommes.

L'orchestre reprit son vacarme. Les couples recommencèrent à tourbillonner. Mais Schiavi, inquiet, épiait la foule autour de lui.

Brusquement, fendant les groupes, Massaro Turì parut, le fusil à l'épaule, accompagné d'un de ses ouvriers agricoles nommé Gallinella.

— Très heureux de rencontrer à ce bal votre Excellence, dit le fermier, l'œil ironique. Que la jeune épouse nous excuse de lui offrir nos vieux armes à la main, mais nous revenons de la chasse.

— Et le gibier, où est-il, Massaro ? questionna Schiavi.

Passalacqua tira de son carnier un lièvre superbe.

— Le voici, monsieur le juge. Modeste cadeau aux mariés !

\* \*

Le cabaret de Pepino était comble, le lendemain, lorsque le magistrat y pénétra pour acheter des cigarettes. Massaro Turì et Grifo buvaient au comptoir.

— A votre santé, Excellence, prononça le fermier levant son verre.

— Merci, Passalacqua. Seulement, je tiens à vous demander de quel nom qualifier des hommes qui abattent, de sang-froid, un de leurs semblables sans défense ? Ce matin, au fond de la vallée, du côté où vous chassiez hier, on a retrouvé le corps de Vanni Vetriolo, tué de deux balles en pleine poitrine.

— Ce ne sont pas les miennes, juge, mais j'ai oui dire que Vetriolo avait trahi ses camarades en échange de la libération de ses parents... Il était juste qu'il subisse le châtiement des traîtres ! Excellence, quand vous aurez atteint mon âge, vous comprendrez sans doute que nos lois, plus près de la nature que celles de l'État, valent les vôtres et que moi, Massaro, j'y crois et je les applique avec l'honnêteté des simples, tout comme vous êtes de bonne foi en appliquant, avec un courage que j'admire, celles qui vous sont prescrites.

Il tendait la main au juge.

— Je ne peux pas la serrer, Massaro, murmura Schiavi qui se retira au milieu d'un silence pesant.

Ce que Guido n'avait pas révélé à Passalacqua, c'est qu'on avait retrouvé, près du cadavre de Vanni, le scapulaire de Gallinella. Il était maintenant résolu à arrêter ce dernier, ce qu'il fit, accompagné de quelques carabinieri et de Grifo, dans la ferme même de Massaro, sous les

*Le jeune garçon serrait tendrement l'adolescente contre lui.*

yeux stupéfaits de celui-ci et de tous ses ouvriers agricoles au travail.

Quarante-huit heures plus tard parvenait, au ministère de la Justice, à Rome, un rapport demandant le changement immédiat du nouveau juge de Paix de Capodarso, *incompétent* et *vaniteux*, rapport signé de tous les notables de la bourgade.

Ils étaient tous si certains d'obtenir satisfaction que Don Fifi pria Guido de se chercher une autre résidence, ne voulant pas garder un locataire aussi compromettant.

D'autre part, Teresa Lo Vasto, ayant revu Schiavi au jardin, l'avait averti qu'un guet-apens allait lui être tendu et, comme il la suppliait de laisser parler son cœur, elle avait répondu :



— *Je suis pauvre et n'ai que mon amour à t'offrir.*

— Guido, cette communion de nos rêves et de tout notre être que vous souhaitez ne peut que nous conduire à l'abîme. Ayez pitié de ma faiblesse de femme et... adieu !

Enfin, après avoir tenu un véritable conseil de guerre dans le local où se réunissaient les membres de *La Maffia*, conseil au cours duquel Ciccio Messina avait violem-

ment attaqué Paolino, l'accusant d'être un espion à la solde du juge, Massaro Turi était parti pour Palerme où, grâce à ses relations, il parvenait à obtenir un non-lieu en faveur de Galinella et à le ramener à Capodarso.

Pour achever de bouleverser l'existence au village, Paolino avait décidé de mettre ses parents et la Scanniota devant le fait accompli puisqu'on lui refusait, par les moyens normaux, la main de sa bien-aimée. Il était donc allé s'enfermer dans une grange avec Vastianneda, au vu et au su de tous les voisins.

La Scanniota, immédiatement avertie par de bonnes commères, était accourue, écartant la foule qui s'amassait, moqueuse, devant la grange. Rendue furieuse par l'avalanche de quolibets qui pleuvaient sur elle de tous côtés, elle avait saisi une grosse pierre et essayait, en vain, de faire sauter la serrure du petit bâtiment.

— Prépare les dragées, elle t'a bien glissé entre les doigts, ton effrontée de fille, lançait une femme.

— Paolino, Vastianneda, ouvrez tout de suite, misérables, hurlait la mère.

— Laisse donc, ils sont en pleine lune de miel, ricanait un garçon.

— Hé, la Scanniota, tu aurais préféré que ce soit Ciccio qui te la prenne, continuait un paysan. Justement, le voilà qui vient s'en mêler.

Ciccio, le fusil en bandoulière, l'air tragique, avait bondi à travers les groupes, repoussait la Scanniota et, s'armant d'une poutre gisant sur le sol, en donnait un coup si violent sur la porte qu'un des battants se fendit.

Prise de remords, la Scanniota, échelée, lui sauta aux épaules.

— Je ne veux pas que tu fasses un malheur. Va-t'en, va-t'en, ou tu sauras de quoi est capable une mère.

Elle s'accrochait à lui, lui labourant les joues, le front de ses ongles, si bien qu'aveuglé par le sang qui jaillissait il roula avec elle à terre. Il fallut que les hommes présents vinssent le séparer et les emmener chacun de son côté, les vêtements en lambeaux.

Paolino et Vastianneda, blottis dans le foin, n'enten-

daient qu'à peine le tapage dont ils étaient la cause.

— Tu n'as pas peur ? interrogeait le jeune garçon serrant tendrement l'adolescente contre lui.

— Non, embrasse-moi encore, seulement.  
— C'est que je ne veux pas trop t'embrasser avant que tu sois ma femme, parce que je ne veux pas qu'on dise que j'ai épousé une fille perdue ! Tout à l'heure, lorsqu'ils seront tous partis, je t'emmenerais chez mon père. Tu ne dois pas rentrer chez toi à cause de Ciccio.

\* \* \*

Le baron donnait une grande soirée à laquelle avait été convié le ban et l'arrière-ban du pays. Il eut l'audace d'y inviter Schiavi, et le jeune homme accepta. En s'abstenant, il eût laissé supposer qu'il avait peur.

Il reçut, dès qu'il eut mis le pied dans les salons, l'accueil le plus flatteur. Lo Vasto le présentait à chacun comme l'hôte d'honneur. Mais Guido se trouvant seul, à un moment donné, avec Teresa entre deux portières, elle balbutia :

— Je vous en conjure, méfiez-vous. Sourires et compliments de tous ces gens qui vous entourent me remplissent de terreur...

Au même instant, Lo Vasto reparaisait et entraînait le magistrat dans son cabinet de travail sous un prétexte quelconque.

Là, à brûle-pourpoint, il lui offrit une somme de trois millions s'il consentait à enterrer la question de la soufrière.

— Je fais fi de votre argent autant que de vos menaces, riposta dédaigneusement Schiavi.

— Ne prenez pas de si grands airs avec moi, lui lança alors le baron au visage. Il sied mal à celui qui convoite la femme d'un autre de s'ériger en censeur ! Voulez-vous que toute l'île soit mise au courant de l'intrigue amoureuse que mène hypocritement un magistrat qui se fait passer pour le plus vertueux des juges ? Acceptez-vous ma proposition, maintenant ?

— Voilà une sorte d'odieux chantage qui ne me permet pas de rester une seconde de plus sous votre toit, déclara sèchement Schiavi, lui tournant le dos et se dirigeant vers le vestibule.

Il y fut rejoint par le greffier, qui lui annonça l'arrivée du Procureur général de Palerme. Le personnage l'attendait chez don Fifi.

Dès que le juge l'avait quitté, Lo Vasto, entr'ouvrant la fenêtre de son bureau qui donnait sur une ruelle obscure,

avait fait un signe dans la nuit. Quelques minutes s'étaient écoulées, puis une détonation avait éclaté. Alors, descendant un étroit escalier aboutissant à la ruelle, le baron avait demandé à une ombre surgie au bas des marches.

— Ça y est ?  
— Il... il marchait trop vite, avait bégayé le tueur à gages.

— Maudit imbécile ! Tu l'as raté !  
Mais il avait fait brusquement volte-face, entendant des pas au sommet de l'escalier.

— Assassin ! avait crié Teresa, penchée sur la rampe, car elle aussi avait perçu le coup de feu.

Le baron, escaladant les degrés, s'était jeté sur sa femme.

— Es-tu folle ? Vas-tu te faire ?  
— Non, je le crierai à la face du monde entier, assassin, assassin, tu n'es qu'un vil assassin.

Comme il la prenait à la gorge pour étouffer sa voix, elle s'était soudain affaissée à ses pieds.

Maintenant, saisi de panique, il courait à son coffret, en vidait le contenu pêle-mêle dans une valise et, redégringolant l'escalier, se perdait dans l'obscurité nocturne.

\* \* \*

Blessé seulement à l'épaule, Schiavi s'était fait panser par le médecin avant d'aller rejoindre le Procureur général. Ce dernier, taxant simplement le jeune magistrat d'un zèle maladroit, lui avait fortement conseillé de demander aussitôt son changement, mais c'est sa démission que voulait donner Guido. Le Procureur l'avait prié d'attendre au lendemain pour confirmer une aussi grave décision.

La scène qui se passa le matin suivant n'était pas destinée à le faire changer d'avis.

Les mineurs et soufriers, ayant été informés — on ne savait par qui — que la soufrière ne serait pas rouverte ainsi que le juge le leur avait promis, vinrent manifester sous ses fenêtres, l'accablant d'insultes, faisant pleuvoir sur la maison des grêles de pierres. Il fallut faire tirer en l'air les carabiniers pour disperser les mécontents. Profitant du rétablissement de l'ordre, le Procureur général se hâta de quitter un aussi désagréable coin de terre.

Tandis que Guido préparait ses bagages, on frappa à sa porte et il vit paraître Teresa, le visage tuméfié.

— Qu'y a-t-il ? Dans quel état êtes-vous, mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Ce n'est rien. Il m'a frappée, hier soir, et m'a à demi étranglée parce que je le traitais d'assassin. Croyant m'avoir tuée, il a fui, ensuite, emportant tout ce qui restait de ma fortune, qu'il dilapidait d'ailleurs peu à peu. Est-il vrai que vous partez ?

— Oui, j'ai donné ma démission.

Elle tendait vers lui des bras suppliants :

— Emmenez-moi. Il l'attira contre sa poitrine.

— Je suis pauvre et je n'ai que mon amour à t'offrir. Tu ne pourras même pas porter mon nom...

— Que m'importe et que Dieu prenne en pitié nos cœurs meurtris !



Le tocsin sonnait à toute volée dans le clocher de l'église.

Une silhouette surgit sur les marches de l'église.

\*\*\*

Sur la route de la gare, Guido marchait à la rencontre de la voiture près de laquelle Teresa l'attendait, enveloppée de voiles noirs.

Des appels répétés, derrière lui, le firent se retourner. Grifo, courant à perdre haleine, le rejoignit :

— Monsieur le juge, un assassinat, encore un... balbutia-t-il.

— Voyons, mon brave, je n'ai plus rien à savoir de ces histoires. Elles regardent mon successeur.

— Mais, Excellence, c'est Paolino ! Le pauvre petit, on vient de le découvrir à l'instant. Ils racontent qu'il était votre espion...

— Ah ! les misérables ! s'exclama Schiavi. Vous avez raison d'être venu me chercher, Grifo. Venez avec moi.

Le tocsin sonnait à toute volée dans le clocher de l'église faisait sortir tous les habitants de leurs demeures, les assemblait sur la vaste place, se questionnant les uns les autres, surpris, inquiets, tremblants. Le maire était là avec don Fifi, le greffier, et Massaro Turi Passalacqua arrivait au galop, armé jusqu'au dents, accompagné de tous les membres de *La Maffia*, et se frayait un passage au premier rang.

Dissimulée sous un porche, Teresa, qui avait suivi Guido de loin, ne comprenant rien à son attitude, attendait, pleine d'angoisse et de douloureux pressentiments.

Enfin, les vibrations sonores se turent dans le vieux clocher patiné par les siècles et une silhouette surgit sur les marches de l'église.

— Le juge ! Le juge dont on se croyait débarrassé ! Que nous veut-il ? grondait la foule.

D'une voix ferme et puissante, dont les accents semblaient vouloir marteler les âmes de ses auditeurs, Schiavi lança :

— J'ai fait sonner le tocsin parce que, que vous le vouliez ou non, vous allez être jugés. Un lâche et nouvel assassinat vient d'être commis dans ce village, celui d'un enfant de dix-sept ans qui n'avait jamais fait aucun mal à personne, et qui, je le jure sur la tête de ma mère, n'avait jamais trahi qui que ce soit auprès de moi... Eh bien ! de ce crime inexplicable, de la mort de Paolino, c'est vous tous qui êtes responsables, vous tous qui, au lieu de m'aider dans l'accomplissement de mon devoir, n'avez su que me traiter en ennemi, vous tous qui, taillés par la peur jusqu'au fond de vos entrailles, vous refusiez à dénoncer les coupables, même lorsqu'il s'agissait du meurtre de vos fils, vous tous qui vous insurgiez contre la loi, même lorsqu'elle, défendait vos propres intérêts !

» Il est certain que celui qui a détruit basement, haineusement cette jeune vie se dissimule parmi vous, que je ne réussirai ni à l'arrêter, ni à le punir.

» Vous, les hommes de *La Maffia*, toi, Massaro Passalacqua, que je considère pourtant comme un homme sincère dans son erreur, vous n'avez pas hésité à appliquer une loi sanguinaire et féroce qui ne permet pas à un accusé de se défendre et se prête à d'obscures vengeance. Aussi, à la face de vous tous, je fais maintenant un serment : celui de rester dans ce pays que j'allais quitter,



d'y faire mon devoir jusqu'au bout, seul contre tous, jusqu'à ce qu'une balle m'envoie tenir compagnie au pauvre petit Paolino. Cela te convient-il, Massaro ?

— Tes paroles sont dures et amères, juge. Nul n'avait encore osé nous parler ainsi. Pourtant, je dois convenir qu'elles sont empreintes d'une généreuse humanité. En t'écoutant, je pensais que je serais fier d'entendre mon propre fils tenir un pareil langage.

Et, arrêtant d'un geste ceux de ses compagnons qui faisaient mine d'épauler leurs fusils, il acheva :

— Je dis donc à mes amis présents à mes côtés que le moment est venu de nous soumettre à la loi — si elle doit être rendue par des hommes à ton image — et que nous allons te livrer celui qui est doublement coupable du meurtre de Paolino, puisqu'il nous trompa à son sujet...

Un remous se produisit dans la foule. Ciccio, qui essayait de s'échapper, fut immédiatement appréhendé et maîtrisé.

Guido Schiavi descendait les marches de l'église. Les carabiniers se groupaient derrière lui.

Il s'avança et, pour la première fois depuis plus d'un siècle, retentirent les paroles solennelles de la Justice :

— Francesco Messana, au nom de la loi, je vous arrête, au nom des lois souveraines de notre pays !

FIN

### Êtes-vous certaine de soigner votre visage comme il convient ?...

N'oubliez pas qu'un bon nettoyage et quelques massages de temps en temps sont indispensables pour entretenir la vitalité et l'éclat de votre peau. Avez-vous également la ligne que vous désirez ? Vos cheveux sont-ils tels que vous le souhaitez ?

### L'ACADÉMIE de BEAUTÉ de la FEMME de FRANCE

43, r. de Dunkerque, PARIS-X<sup>e</sup> - Tél. : TRU. 09-94

vous offre, par spécialistes diplômés et aux meilleurs prix, tous les conseils et les soins que réclament votre visage et votre chevelure. — Tarifs gratuits sur demande.



**PHILIPPE LEMAIRE**  
(Hoche Productions.)

